

Échouer puis – pour ?– réussir

WANDA MASTOR

Professeur à l'Université de Limoges

« **L**a CGT, la CFDT et Force ouvrière annoncent un préavis de grève générale pour l'ensemble des services publics le 16 novembre... ». Le 16 novembre 2007. Jour de mes 34 ans et... de l'épreuve sur travaux. Lorsqu'il s'agit de son second concours, l'émoi suscité par ce genre de nouvelle est nécessairement moins vif. Deux ans auparavant, je m'étais rendue à la première leçon en loge le jour des plus importantes manifestations anti-CPE. La préparation avait lieu dans les locaux de Paris II, et, de manière malheureusement exceptionnelle, les étudiants s'étaient fortement mobilisés. J'avais dû réfléchir sur Tocqueville au rythme subtil et lancinant des chants militants qui se répétaient juste sous la fenêtre de la salle de préparation. Quand il s'agit du second concours, cette douce qualité à la sonorité sifflante que l'on appelle « l'expérience » nous aide à maîtriser ce qui peut paraître à première vue comme un problème insurmontable. Car il me fallait « monter » à Paris... On a beaucoup dit et écrit sur la rupture d'égalité entre les candidats provinciaux et parisiens. Toute la vie n'est qu'une gestion d'inégalités. Il en va de même lors d'un concours : grève ou pas grève, pauvre ou riche, mère (ou père) de famille ou célibataire, malade ou en bonne santé, chance ou malchance dans le tirage des sujets... Lorsqu'on choisit de passer un concours, il faut en assumer par avance tous les contours, toutes les conséquences possibles, y compris l'échec ou l'hypothèse d'un éloignement géographique difficilement conciliable avec une « vie familiale normale ». Nous sommes – du moins, nous pouvons être – à égalité d'armes dans la motivation, la volonté, la préparation. L'acharnement au travail. Voici quelques impressions, émaillées d'anecdotes parfois intimes, de modestes conseils indirects qu'une admissibilité puis une admission m'autorisent peut-être à délivrer. Car un second concours ne s'aborde qu'à travers le prisme de l'échec précédent.

Tout commence par la phrase d'un ami qui, votre directeur de thèse n'étant plus de ce monde, tente de vous faire comprendre que ce concours est peut-être à votre portée. C'était sur la route entre Toulouse et Saint-Étienne-les-Orgues.

Ferdinand m'a alors dit : « il faut que tu trouves, seule, au fond de toi, LA motivation ». Je ne l'ai vraiment trouvée qu'au moment de la seconde inscription. Le concours commence par la préparation du dossier, étape, je l'avoue bien volontiers aujourd'hui, – inconsciemment – bâclée la première fois. Lors de la soutenance de la HDR, entre les deux concours, Denys et Joseph m'ont dit, textuellement : « ton dossier est ridicule... Tu t'excuses d'être là à chaque ligne »... Je prépare donc un nouveau dossier pour une nouvelle Wanda (même si l'histoire se répète, je suis « encore » enceinte). J'ose employer le « je » à la place du « nous », et affirmer de temps à autre ce que tel ou tel écrit « apporte » à la science du droit... Commence en principe le tour de France des leçons blanches. Seize pour le premier concours, uniquement autour du triangle Toulouse-Pau-Bordeaux. Une seule pour le dernier concours. On apprend toujours de ses échecs précédents. Trop de temps passé à soigner la forme, jusque dans le choix des tenues, des bijoux, du maquillage. Trop de temps non consacré au fond. Cette fois, je ne décide de faire qu'une seule leçon : ce sera dans la ville porte-bonheur, Pau, avec un ami qui a passé avec succès une épreuve bien plus redoutable que ne peuvent l'être toutes celles d'un concours. Apprendre à relativiser... J'aborde ce nouveau concours différemment. Trop de personnes m'ont dit, à tort, que l'agrégation était avant tout une question de forme. C'est faux. Je décide de ne plus faire de leçon et de consacrer tout mon temps à des lectures.

J'en reviens au 16 novembre. Le Président me demande aimablement : « vous n'avez pas eu de problème pour venir ? ». Je réponds poliment par la négative tout en pensant « si vous saviez... ». Mon sujet de thèse agace autant que ma conviction à le défendre. Peu importe, j'ai passé l'âge de ne plus assumer mes écrits... mais avec plus de calme, cette fois. Je recherche un regard bienveillant : ce sera, jusqu'à la dernière épreuve, celui de Monsieur Cottereau. Le temps est écoulé. Monsieur Picod, que la rumeur a présenté comme « le méchant du jury » (ce qui prouve une fois de plus, si besoin en était, combien la rumeur peut être stérile), souhaite intervenir : « vous avez écrit sur les zones franches »... Pendant cet immense moment de solitude, je pense : « Ce n'est pas vrai, j'ai oublié de l'enlever de mon CV »...

Le concours continue de se dérouler dans une ambiance toujours aussi détendue : de toute évidence, les membres du jury prennent plaisir à se retrouver. Lors de la première leçon en loge, je dois commenter le tableau des présidents du Conseil constitutionnel. Je venais juste de terminer les Mémoires du Général de Gaulle. Sans cela, je n'aurais jamais pu commenter en substance les premières lignes dudit tableau... Je suis de nouveau admissible. Il me faut préparer la leçon en 24 heures pendant les vacances de Pâques. Cette fois, je choisis théorie du droit, l'une de mes matières de prédilection. Lors du premier concours, certains m'avaient, à tort, conseillé de choisir ma matière faible et de m'entourer d'une solide équipe.

J'avais regardé travailler mon irréprochable équipe. Je m'étais ensuite regardée « lire » une leçon à laquelle je n'avais pas compris grand-chose ; puis m'étais enfin regardée ne pas répondre aux questions posées... Second mauvais conseil donné lors du précédent concours : « ne s'entourer que d'amis proches »... À condition que tous vos meilleurs amis soient théoriciens ! Comme ce n'est pas mon cas, je décide de m'en remettre au choix de quatre grands professeurs qui me connaissent bien. Avec une exigence cependant : je souhaite les meilleurs, mais à condition que leur personnalité soit en totale adéquation avec la mienne... L'osmose de cette équipe, composée pourtant d'un Palois, d'une Lyonnaise, d'une Toulousaine, d'un Aixoise, d'une Toulonnaise et de trois Parisiens est indescriptible. Un ravissement humain et intellectuel. Le tout dans les merveilleux locaux d'un grand cabinet d'avocats rue Soufflot, mis gracieusement à ma disposition grâce à l'intervention de mon Doyen... Ma gratitude envers toutes ces personnes est éternelle. Juste avant d'être appelée par le Président, je croise Jean-Christophe, candidat heureux également, qui trouve que j'ai « bonne mine ». Lors du dernier concours, j'étais tétanisée, car certaine, avant d'entrer, que je n'arriverai pas à répondre aux questions. Cette fois, je ne suis pas plus certaine d'y répondre systématiquement, mais je n'ai absolument pas peur. Car, cette fois, je maîtrise chaque minute de mon intervention...

C'est enfin le jour des résultats. Je ne suis pas mécontente de la dernière leçon. Depuis presque un an, les manuels de comptabilité publique côtoient Baudelaire sur ma table de nuit. À un tel point que je me suis mise à aimer cela, à espérer tirer un sujet dans cette matière plutôt qu'en fiscalité, que je suis censée maîtriser. Et je tire « le comptable public »... J'arrive tôt à Paris pour faire les soldes. J'appelle Fabrice une dizaine de fois, qui m'appelle une dizaine de fois. Nous sommes encore tous les deux sous le choc de l'issue précédente. Il décide d'attendre les résultats rue Soufflot ; Philippe est en retard. J'arrive donc sans mes deux compagnons de route. Il faut beaucoup de courage pour revivre ce moment. Mon rythme cardiaque n'a jamais atteint une telle fréquence, sauf, peut-être, au départ d'un 400 mètres. Les noms défilent ; au milieu du classement, je commence à penser « ce n'est pas vrai, ils ne vont pas me faire le coup deux fois ! ». Puis c'est l'état de grâce. État qui ne m'empêche pas de penser sincèrement à mes trois amies aixoises qui méritaient, au moins autant que moi, ce nouveau statut chèrement acquis. Vient le moment si savoureux des appels téléphoniques, au compagnon, aux parents, aux amis. La douleur aussi du coup de fil que l'on ne passera pas. La gratitude se doit d'être également posthume. Car un concours d'une telle difficulté ne se prépare pas une année auparavant. Il se prépare scientifiquement, mais aussi psychologiquement, affectivement, des années durant.